

## François Iselin

Architecte, enseignant-chercheur à l'École polytechnique de Lausanne.

# Le choix des forces productives Travail humain et travail de la nature

### Travail : énergie, force, distance, temps

Au sens de la physique, le travail désigne toute transformation d'énergie d'une de ses formes en une autre : travail d'un muscle, d'un moteur, d'une turbine, d'un capteur solaire. Par extension, ce terme s'applique à **l'énergie transformée** au cours des processus productifs (la « force de travail » mesurée en quantité d'énergie), la **tâche effectuée** durant ce procès (le « travail productif », mesuré en force exercée pendant une durée ou sur une distance) et le **résultat de cette tâche** (la valeur du produit du travail, mesurée en équivalents d'usage ou d'échange).

Au sens étroit, le terme de travail est limité à la transformation d'énergie effectuée en vue d'accomplir une tâche productive socialement utile et, de façon plus réductrice, à la transformation d'énergie humaine de matières en marchandises.

La notion de travail a été arbitrairement réduite à l'action consciente et utile d'une frange de l'espèce humaine : la classe laborieuse. Toute production de biens nécessaires à son existence ne serait le fait que du travail humain ; seule la force des travailleurs mériterait d'être reproduite et l'émancipation du mode et du processus technique de production, imposé par le capital, ne pourrait être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

### Travail humain et travail naturel

Cette vision réductrice n'est pas celle de Marx, pour qui « le travail n'est pas la source de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage [...] que le travail, qui n'est lui-même que la manifestation d'une force matérielle, de la force de travail humaine »<sup>1</sup> ; « Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle »<sup>2</sup> ou encore « le moyen de travail acquiert dans le machinisme une existence matérielle qui exige le

remplacement de la force de l'homme par des forces naturelles »<sup>3</sup>. Pourtant le travail des « forces naturelles », soit de la nature, n'apparaît pas comme un concept général dont le travail humain ne serait qu'une de ses formes. C'est qu'à la différence du travail humain, celui de la nature « généreuse », paraissant « gratuit », ne produirait pas de survalueur et n'aurait pas à être reproduit.

Certes, à la différence de la lutte de la classe laborieuse, les forces de travail autres qu'humaines ne peuvent agir consciemment sur les processus de production. La « résistance passive » de la nature se manifeste indirectement par son épuisement résultant de sa non-reproduction dans le procès de production capitaliste. La perception de la dégradation de la nature peut cependant renforcer la conscience et la détermination des travailleurs à renverser la classe qui les domine et les exploite autant que la nature. Le terme de nature ne désigne pas ici le milieu inerte dans lequel siège l'espèce humaine mais le « principe actif [...] qui anime, organise l'ensemble des choses existantes selon un certain ordre »<sup>4</sup>, un vaste appareil de production matériellement et énergétiquement complet « qui travaille à rétablir ce que l'homme ne cesse de détruire »<sup>5</sup> et ceci de manière autonome, la nature étant « ce qui dans l'univers se produit spontanément, sans intervention de l'homme »<sup>6</sup>.

En replaçant la force de travail humaine dans l'ensemble des forces de travail en jeu, plusieurs pistes peuvent être explorées :

- 1 Les forces de travail sont beaucoup plus nombreuses que nous l'admettons. Certaines sont certes limitées, inexploitées, menacées d'affaiblissement ou d'épuisement mais, même au stade actuel des relations entre l'espèce humaine et la nature, les forces de travail naturelles restent actives et déterminantes dans la production de biens d'usage et de valeur. **Les êtres humains, les travailleurs en particulier, ne sont de loin pas les seuls producteurs de leurs richesses.**
- 2 La force de travail des êtres humains n'est pas indispensable à la production des biens qui leur sont nécessaires. Pratiquement toutes les actions productives de biens d'usage pourraient, dans l'état actuel du développement scientifique et technique, être commandées à la nature. De nécessaire, le travail humain est devenu entrave – comme l'indique son étymologie – au développement des forces productives naturelles. « La raison pour laquelle nous ne voulons plus travailler, c'est avant tout parce que nous avons mieux à faire<sup>7</sup>. » **Le projet révolutionnaire implique que soit créé collectivement un projet productif qui libère définitivement les exploités du travail qui leur a été imposé par la classe oisive.** Pour ce faire, l'humanité tout entière doit pouvoir se consacrer pleinement à l'exploitation d'autres forces de travail que la sienne.
- 3 Le capital exploite pour son profit toutes les forces de travail dont il tire de la valeur. Les êtres humains sont donc tous, directement ou indirectement, spoliés des produits soit de leur travail, soit du travail naturel ; produits qui leur sont

nécessaires et constituent leur seule richesse. **L'exploitation de l'homme et celle de la nature sont les manifestations d'une même domination. La division entre les résistances écologiques, ouvrières et sociales est sans fondement.**

- 4 La notion de reproduction des forces de travail étant arbitrairement limitée au travail humain, l'indispensable reproduction des forces de travail de la nature est ignorée. L'exploitation capitaliste de la nature n'est perçue, à tort, par l'écologie réformiste que sous ses apparences environnementales alors qu'elle en détruit le potentiel productif. Cette cécité incite le prolétariat à ne lutter que pour la reproduction de sa propre force de travail. Ainsi conçue, la « défense des intérêts immédiats des travailleurs » a été privilégiée au détriment des intérêts à long terme et pour l'ensemble de l'humanité, soit la défense du travail naturel et des ressources matérielles et énergétiques qui en assurent la reproduction. **L'approche globale des mécanismes d'exploitation capitaliste du travail pourrait mettre fin aux antagonismes entre les projets socialistes et écologistes.**
- 5 Les rapports sociaux sont effectivement fondés sur le travail mais celui-ci sous ses multiples formes. En généralisant la notion de travail, celui-ci n'est plus limité au seul rapport social entre classes mais englobe le rapport entre les êtres humains exploités et la nature. Le projet révolutionnaire doit étendre le cadre restreint des rapports de classe entre êtres humains et se placer dans la perspective d'un changement profond des relations entre l'espèce humaine, les autres espèces vivantes et leur biotope commun qui les pourvoient en ressources énergétiques et matérielles. **Le projet de changement des relations humaines implique un projet de changement des rapports entre l'humanité et les conditions naturelles.**

### Processus de conversion énergétique

Toute production socialement utile implique obligatoirement que de l'énergie soit transformée: déplacement de marchandises, transmission d'informations, production d'aliments, façonnage de matériaux. L'éventail des énergies utilisables à cet effet est fort large, la quantité d'énergie disponible est surabondante et les formes d'énergie nécessaires à produire un même bien sont variées. Bien que ce potentiel nous soit caché par l'idéologie dominante, il n'y a pas de fatalité énergétique. La pénurie et l'impasse énergétique proviennent du fait que le procès de production capitaliste ait été abusivement fondé sur le choix et la surconsommation de ressources énergétiques limitées. Non seulement le capitalisme a privilégié les formes fossiles d'énergie au détriment de ses formes renouvelables (aujourd'hui plus des 2/3 de la consommation mondiale d'énergies primaires sont d'origine fossile<sup>9</sup>), mais une forte proportion de cette forme d'énergie est inutilement dégradée en chaleur et perdue (près de la moitié de l'énergie brute est gaspillée lors de sa transformation en énergie utile) et la transformation de combustibles fossiles en chaleur est haute-

ment nuisible (la combustion d'une tonne de combustible fossile dégage environ 0,6 tonne de CO<sub>2</sub>, gaz à effet de serre). Le choix fossile a figé durablement les conditions de production, de transport et d'établissement des êtres humains ce qui rend la transition vers un post fossile de plus en plus difficile et désarmante pour les acteurs sociaux qui devront l'assurer.

Comme l'idéologie dominante ne se réfère qu'aux formes d'énergie en vigueur – considérées à tort, comme irremplaçables, abondantes et efficaces – nous avons tendance à limiter arbitrairement les ressources énergétiques à celles exploitées dans le procès de production capitaliste (pétrole, gaz et nucléaire) et aux énergies sous leur forme marchandisée (combustibles fossiles et électricité). Nous négligeons tout autant le rôle déterminant des énergies transformées spontanément hors du procès capitaliste de production, comme, par exemple le réchauffement solaire permanent de notre environnement, la reproduction de la biosphère ou le brassage épurateur des eaux et de l'atmosphère terrestre. Ainsi nous ne percevons pas que le chauffage des établissements humains – gros destructeur d'énergie fossile – ne constitue qu'un appoint à leur chauffage par le soleil. Sont tout autant sous-estimées la transformation naturelle d'énergies en amont de leur utilisation dans le procès de production capitaliste – l'énergie solaire productrice de tous les combustibles fossiles – et la production de « déchets » énergétiques, en aval de leur dégradation par le travail productif – pollution thermique, chimique et nucléaire.

La « force de travail » permettant de produire un baril de pétrole, par exemple, résulte du faible rayonnement d'énergie solaire sur la biomasse, mais exercé pendant de très longues ères géologiques. Cette forme d'énergie n'est donc pas renouvelable sur des durées humaines. La « force de travail » d'un barrage d'altitude est la quantité d'énergie solaire exercée pendant les durées infiniment plus courtes nécessaires à évaporer l'eau marine et le remplir. La force de travail d'un être humain est tirée d'une quantité d'énergie solaire exercée pendant des durées de l'ordre de l'année sur les cultures et les élevages alimentaires.

Le flux d'énergie solaire qui atteint la planète étant limité, la durée est un facteur incompressible de la reproduction des forces de travail naturel. La proche pénurie d'énergies fossiles peut être interprétée comme l'insuffisance du temps nécessaire à les reproduire. Fondé sur l'utilisation d'énergies fossiles à longue durée de reproduction, le processus de production capitaliste n'aura donc été efficace que pendant une très courte période de l'histoire et ne pourra en aucun cas être prolongé.

### Forces de travail disponibles

L'humanité dispose de diverses forces de travail qui lui permet de produire les biens nécessaires à son existence. Les forces naturelles sont pratiquement

toutes d'origine nucléaire : énergie stellaire, essentiellement solaire, (fusion de l'hydrogène), et énergie tellurique (fission des roches radioactives dans la croûte terrestre). On les désigne par énergie solaire et énergie géothermique ou chthonienne. L'énergie solaire émise sous forme de rayonnement se transforme spontanément et en permanence par le travail naturel en énergie thermique (réchauffement de l'atmosphère et de la Terre), cinétique (mise en mouvement de l'air et de l'eau, soit énergie éolienne et marémotrice), potentielle (élévation des masses d'eau, soit hydraulique) et surtout photochimique. Cette dernière est essentielle puisqu'elle assure la reproduction de la force de travail animale et la conservation de la vie en élaborant des aliments, des biocombustibles tels que le bois, des biocarburants et de nombreuses substances et matériaux. L'énergie solaire assure également par évaporation – condensation l'épuration de l'eau et de l'air nécessaires à la vie. Les conversions directes du rayonnement solaire et tellurique en énergie électrique (autre que la foudre !), thermique à hautes températures, en hydrogène, etc., nécessitent des installations industrielles. La prétendue « énergie alternative » prometteuse que serait l'hydrogène n'est nullement un nouveau combustible mais une forme de l'énergie nécessaire à le produire.

Les forces de travail fossiles, privilégiées par le procès de production capitaliste, sont tirées de stocks non renouvelables sur les courtes périodes de l'histoire humaine et non de flux constants et bien plus abondants : « Aussi incroyable que cela puisse paraître, le stock d'énergie terrestre tout entier ne pourrait fournir que quelques jours de lumière solaire<sup>9</sup>. »

La quantité d'énergie disponible est constante et tout travail ne produit ni ne détruit de l'énergie, il ne fait que la transformer. Les expressions telles que « pénurie d'énergie », « économie d'énergie », « production d'énergie » ou « crise de l'énergie » sont trompeuses, car la crise que nous connaissons n'est pas tant celle de leur épuisement que celle du choix énergétique, soit du processus de production capitaliste.

### **Panne énergétique programmée**

Depuis un siècle, l'appareil de production et de circulation des marchandises a été conçu, construit – et généralisé à la planète entière – sur l'exploitation de la force de travail naturelle produite par la combustion d'hydrocarbures notamment. Toute panne d'approvisionnement de cette ressource limitée paralyserait cette production durablement, puisque la reconversion aux énergies alternatives de ce monstrueux appareil de production prendrait au mieux plusieurs décennies.

Cependant, dans l'état actuel des connaissances, des techniques et des rapports de force, la reconversion ne sera pas possible pour la plupart des engins

de transport de passagers et de marchandises dont le travail mécanique ne peut être assuré que par des dérivés du pétrole. C'est le cas de l'aviation, du camionnage, de l'automobile, mus par des moteurs à explosion dont l'utilisation devra progressivement être réduite puis abandonnée. C'est également le cas de la majorité des appareils de chauffage des bâtiments au mazout ou au gaz naturel. Cette reconversion représente une entreprise gigantesque impliquant sa planification sur le long terme, la coordination des études à l'échelle mondiale et des investissements considérables en recherche et développement. Un tel projet devrait tenir compte à la fois des priorités d'usage des ressources pétrolières restantes, de la constitution de réserves pour les populations dont la survie dépendra durablement du pétrole, de stocks nécessaires à la fabrication de matières plastiques de première nécessité et aux transports d'urgence. Cette transition énergétique qui paralyserait durablement l'économie capitaliste est beaucoup plus complexe que celle de son passage du bois au charbon, il y a deux siècles, du charbon au pétrole au début du siècle passé puis, il y a trente ans, de celle, partielle, du fossile au nucléaire. La catastrophe écologique rampante induite par la combustion fossile se double donc d'une crise énergétique annoncée. La bourgeoisie, consciente des risques de renchérissement puis de pénurie, a choisi de ne point en parler et de masquer l'impasse par de dérisoires recherches d'alternatives. Ce bluff ne doit plus tromper personne : la consommation fossile n'ayant cessé d'augmenter dans les pays nantis alors qu'elle est totalement insuffisante pour la plupart des populations appauvries. Le sermon des « économies d'énergies » permettra cependant, le temps voulu, de faire porter aux consommateurs forcés la responsabilité du choix absurde du capital : utiliser des ressources énergétiques limitées comme seule source de travail naturel à l'échelle de la planète.

### **Alternatives capitalistes à l'épuisement des forces productives**

Face à l'échec et à l'impasse de son mode de production, le capital a, en gros, quatre issues complémentaires possibles pour prolonger quelque temps encore sa domination sur l'espèce humaine :

- 1 S'approprier par la contrainte militaire ou policière impérialiste ce qui reste encore des forces de travail non renouvelables. La plupart des conflits armés des dernières décennies visent incontestablement cet objectif. L'accaparement des dernières miettes énergétiques – bien commun de l'humanité – accroîtra davantage encore les inégalités et conduira à instaurer un blocus pétrolier mondialisé, soit à priver d'accès au fossile les populations qui en ont le plus besoin pour la cuisson des aliments, la production et la circulation des biens de première nécessité et le chauffage des habitations, des aliments et de l'eau

sanitaire. Un tel choix est confirmé par la politique des USA – dont l’assèchement des réserves pétrolières est prévu pour l’an 2010<sup>10</sup>. La multiplication des conflits armés implique que de vastes réserves fossiles – car elles sont devenues le nerf de la guerre – soient constituées et détruites en pure perte.

- 2 Limiter les droits démocratiques qui garantissent aux exploités l’accès et l’utilisation de leurs propres ressources et à se réapproprier des gisements qui leur ont été confisqués. Après ses campagnes contre les maux qu’elle a elle-même engendrés, le « fascisme », la « dictature » ou la « drogue », la bourgeoisie a trouvé dans le « terrorisme » un nouveau prétexte pour s’assurer et accroître l’accaparement des ressources et empêcher que les dépossédés ne puissent légitimement s’y opposer.
- 3 Réduire autoritairement la distribution d’énergie en faisant jouer les « lois du marché » contre les services publics. Les mesures visant à privatiser la production, la transformation et la distribution des ressources indispensables à la vie humaine telles que l’électricité, les combustibles – tout comme l’eau et les terres fertiles – vont dans ce sens.
- 4 Rechercher de nouvelles sources de travail alternatives au fossile.

### Des alternatives énergétiques illusoirs

Cette dernière issue, officiellement en cours, ne doit plus faire illusion. Après avoir amené à la surface de la Terre – y compris en construisant des centrales nucléaires dans les régions peuplées – les processus de fission nucléaire qui s’opèrent naturellement à l’abri de la croûte terrestre, le capital cherche vainement à reproduire sur la planète le processus de fusion nucléaire qui s’opère naturellement dans notre étoile la plus proche mais suffisamment distante pour nous protéger de ses dangers. Les risques des installations nucléaires (centrales thermiques et installations de refroidissement des déchets radioactifs qu’elles produisent) sont connus par les prévisions et confirmés par de récentes catastrophes. Quant à la fusion, les recherches piétinent mais pourraient éventuellement aboutir : nous aurions alors de l’énergie électrique à production convertible en hydrogène, soit en combustible de substitution au pétrole et au gaz naturel mais au prix de nouveaux risques.

Les procédés de conversion d’énergie naturelle solaire – et terrestre –, sous sa forme directe, diffuse ou différée, sont connus car ils ont été expérimentés et exploités. Certains depuis la nuit des temps, comme les combustibles solaires sous forme de bois ; d’autres, depuis plus d’un demi-millénaire : forces de travail éolienne et hydraulique ; d’autres enfin depuis un siècle : force électrique photovoltaïque, chauffage direct de l’eau et des bâtiments, cuisson des aliments, désalinisation de l’eau de mer, chauffage de fours à très haute température, moteurs thermiques, etc.

Il nous appartient de dénoncer le but caché de ces manœuvres dilatoires qui permettent, au capital de différer sa faillite, mais qui menacent davantage encore les êtres humains par la privation d’énergie, la dégradation de l’environnement et l’accroissement des risques de catastrophes industrielles. Rien de bien nouveau : « Les forces productives engendrées par le mode de production capitaliste moderne, ainsi que le système de répartition des biens qu’il a créé, sont entrées en contradiction flagrante avec ce mode de production lui-même, et cela à un degré tel que devient nécessaire un bouleversement du mode de production et de répartition éliminant toutes les différences de classe, si l’on ne veut pas voir toute la société moderne périr<sup>11</sup>. »

### Conséquences d’un mode de production sans reproduction

Tout travail de production implique une transformation d’énergie. Celle-ci entraîne sa dégradation (entropie). Lorsque les énergies utilisées ne sont pas renouvelables – tirées de stocks et non de flux –, leur dégradation doit être compensée par un travail de reproduction. La pérennité d’un processus de production dépend de la reproduction correspondante des sources et des forces de travail mises en jeu. Mais autant la « reproduction de la force de travail » de l’énergie des travailleurs nous est familière, autant celle des autres forces qui interviennent dans les processus de production a été négligée.

La reproduction de la force de travail des procédés non fossiles, dont le travail humain par l’apport d’aliments, est assurée par le flux d’énergie résultant du travail permanent du soleil. En revanche, la reproduction des forces de travail des machines fossiles ne peut se faire qu’en puisant dans des réserves d’énergie, soit dans un « capital » constitué par un travail naturel préalable.

Le mode de production capitaliste se caractérise par le refus de restaurer les forces de travail naturelles ce qui engendre une dette écologique, soit la réduction progressive des ressources à haute valeur énergétique (pénurie) et l’augmentation des déchets à basse valeur énergétique (pollution). Ce déficit énergétique, écologique et technologique est d’autant plus alarmant que les besoins de l’humanité ont plus que sextuplé en un siècle.

Le principe de la non-reproduction des forces de travail naturel étant appliqué faute de résistances et de luttes sociales, le capital a pu, en toute impunité, dégrader massivement et rapidement des forces productives dont la restauration était coûteuse, difficile, voire impossible, et accroître ainsi sa production de marchandises de façon spectaculaire. Cet artifice a laissé croire que le capital favorisait « le développement des forces productives » et que son mode de production constituait un réel progrès pour l’humanité. Il s’agit là de la plus vaste escroquerie qu’une classe dominante ait osé commettre. Le marxisme a montré les conséquences de la reproduction partielle (salarial) ou nulle

(esclavage) de la force de travail humaine par l'extorsion de la plus-value. L'écologie a décrit les conséquences de la non-reproduction des forces de la nature sans pour autant en dénoncer les mécanismes. La différenciation arbitraire entre forces humaines et naturelles n'est plus de mise.

### **Valeur des forces de la nature**

L'observation de la composition des marchandises dans leurs constituants essentiels, laisse apparaître que le travail humain ne constitue souvent qu'une fraction négligeable de leur valeur. Le travail humain engendre même de la sous-valeur sous forme de coûts sociaux, ou « externalités », induites par les dégâts qu'il occasionne à la santé humaine et à celle de la nature. Les matières et l'énergie que contiennent les marchandises sont combinées par le travail physique et intellectuel des êtres humains, mais proviennent essentiellement du travail naturel. La force de travail humaine constitue une fraction des forces productives dont elle ne se différencie que par le fait qu'elle est consciemment contrôlée : elle combine production et création, travail (*labour*) et œuvre (*work*), deux activités laborieuses complémentaires mais distinctes. Cette spécificité ne peut expliquer que le travail humain soit la seule source de valeur, ou que les « dons de la nature » n'aient de valeur que celle du travail humain qui les récolte. Par exemple, la quantité de travail humain de forage, d'extraction et de transport de ressources naturelles, telles que l'eau potable et le pétrole, peut être rigoureusement la même. Pourtant la valeur d'échange et d'usage des mêmes quantités de ces deux liquides ne l'est pas du tout. Leur valeur n'est donc pas proportionnelle au travail humain ; elle peut d'ailleurs être négative au cas où le même travail servirait à extraire les liquides pouvant contaminer une nappe phréatique.

La valeur des marchandises serait donc la somme des valeurs de l'ensemble des travaux qu'elles contiennent, dans l'exemple cité : travail humain conscient, travail mécanique des machines de forage et de transports et travail solaire produisant les aliments et le pétrole nécessaire à reproduire leur force de travail. La sur-valeur tirée de ces travaux d'extraction correspondrait à la force des parts de travail humain et naturel qui n'aurait pas été reproduite<sup>12</sup>. Cela expliquerait que le prix dérisoire du pétrole, dont la valeur est inestimable, est une supercherie. Les pétroliers assurent leur profit maximal en vendant soit de grosses quantités à prix bradés soit de faibles quantités au prix fort. Cela explique qu'il n'y ait pas, pour l'instant, de ruptures d'approvisionnement ni de flambée des prix, deux menaces redoutées par le capital.

### **Conséquence de l'exploitation généralisée des forces de travail**

L'humanité est victime d'une double exploitation : individuelle par la non-reproduction complète de la force de travail des salariés et collective par celles

des forces naturelles. Alors que les conséquences de l'exploitation sans restitution complète des premières sont bien connues du marxisme, celles des secondes ne l'ont pas été.

La révolution énergétique, cet indispensable « retour en avant » est d'autant moins concevable aujourd'hui que le capital a remodelé techniquement et idéologiquement le monde et l'humanité à son avantage. Mégapoles, transports, habitats, aliments, communications, appareil de production industrielle et agricole. En moins de deux siècles, tous les moyens d'existence ont été détournés en moyens d'accumulation à travers l'exploitation du travail humain et fossile. Ainsi le dépassement de la condition de travailleur – alliés forcés mais souvent complices du pillage des ressources – et de consommateur forcé des produits de ce pillage apparaît comme une perspective peu réjouissante dont nous nous méfions : ce dépassement vers l'inconnu pouvant menacer le confort fétichisé et marchandisé de la minorité privilégiée – prolétarienne comprise – des régions dites « avancées ».

### **De nécessaire, la révolution devient urgente**

Le proche effondrement énergétique du mode de production capitaliste, qui pourrait se produire avant le renversement de la bourgeoisie, met les marxistes devant une situation imprévue. La révolution qui devait pouvoir bénéficier des acquis de la bourgeoisie devra se contenter de ce qu'il en reste et s'atteler à la réparation des énormes dégâts qu'elle aura occasionnés. Le projet révolutionnaire doit par conséquent être orienté notamment vers l'abandon du travail exploité et contraint au profit de l'œuvre créatrice car : « Partir du travail c'est s'enfermer dans le principe d'un monde fétichisé tel que toute projection vers un monde alternatif apparaît comme purement fantaisiste, comme quelque chose d'étranger<sup>13</sup>. »

Si le projet révolutionnaire qui devait permettre aux travailleurs de partager les fruits de leur travail était nécessaire, la révolution à venir est urgente, car ces fruits-là sont en voie de disparition : pertes quasi quotidiennes de maillons essentiels de l'appareil de production, perte des structures de recherche, de connaissances, de savoir-faire professionnels, perte de ressources indispensables à la production, perte de la diversité et de la santé des espèces. À ces pertes s'ajoutent les menaces de déficits humains bien plus lourdes, par les catastrophes militaires, nucléaires, chimiques, climatiques, biologiques que la bourgeoisie n'est plus soucieuse de prévenir. Au contraire elle affaiblit ses garde-fous : institutions, législations, services publics, censés éviter les désastres.

Ce tableau semblera catastrophiste à ceux qui pensent que le système capitaliste sera une fois encore capable de dépasser les contradictions qu'engendre

son mode de production. Certes il a résolu sa crise du charbon par le pétrole, puis celle du pétrole par le gaz naturel et le nucléaire, mais cela était possible tant qu'une ressource fossile pouvait en remplacer une autre. Or nous approchons à la fois de la fin du fossile, et de la fin des substitutions énergétiques économiquement profitables au capital.

La bourgeoisie cache sa crise comme une maladie honteuse. Plusieurs années après la presse spécialisée, les médias commencent timidement à s'en faire l'écho : « L'inéluctable déclin de la source d'énergie dominante du xx<sup>e</sup> siècle commencera au plus tard en 2020<sup>14</sup>. » Des querelles d'experts sur le volume des réserves restantes ou l'échéance de leur épuisement retenons que : « Les découvertes pétrolières mondiales ont culminé au début des années 1960 ; depuis, leur volume n'a cessé de décroître<sup>15</sup>. »

La chute tendancielle du taux de profit se double de celle – tout aussi redoutable pour le capital – de la chute tendancielle de sa production. L'observation de la situation économique – indicateur privilégié de la santé du capital – doit dorénavant être complétée par celle de sa santé technologique. Nous avons probablement atteint un seuil critique du développement du capitalisme où, après une première étape où le bilan entre croissance des forces productives et destruction des ressources restait positif, et où l'appareil de production pouvait encore être récupéré et « recyclé » par les producteurs associés.

Si le paradigme productiviste s'avérait n'être qu'une vaste escroquerie, la première remise en question devrait être celle du rôle déterminant de la classe ouvrière dans le processus révolutionnaire : les êtres humains asservis par le capital sont tout autant « facteur subjectif » que les travailleurs salariés. L'exploitation à travers la vente de la force de travail des victimes du capital était patente à la lecture des fiches de salaire : ces victimes censées être la source de toute richesse en méritaient l'usage immédiat et complet et non seulement l'échange. En revanche les victimes de l'exploitation des autres forces de travail n'ont pas été identifiées en tant que telles, la privation du produit du travail naturel n'apparaissant que maintenant, après un temps de latence de plusieurs générations, le temps que prend la nature pour manifester les premiers symptômes de sa non-reproduction.

### **Dépassement des revendications immédiates**

« Les syndicats ouvriers, le mouvement écologiste mènent des combats différents, souvent opposés, ou au mieux, s'ignorent mutuellement<sup>16</sup>. » Ce constat fait maintes fois peut s'expliquer par l'indifférence, la passivité, le réformisme des organisations du mouvement ouvrier pas nécessairement attachées au système capitaliste mais à son procès de production qu'il préfère croire récupérable, réformable alors qu'il recèle le moyen le plus raffiné de piller les

forces de travail à son avantage. Trompées par *Le Grand Bluff capitaliste*<sup>17</sup> d'un productivisme commode, les organisations ouvrières ont restreint les objectifs de lutte à la défense de la consommation, donc des salaires, donc des emplois, donc des entreprises, donc du procès capitaliste de production aussi absurde soit-il.

Ainsi la résistance des dépossédés du produit de leur travail a divergé de l'opposition des dépossédés du produit du travail naturel : les millions d'êtres humains privés de salaire, d'habitat, d'aliments, de médicaments, menacés par les risques industriels, la pollution, le chômage, les maladies bénignes devenues incurables ; privés d'eau, de terre, de combustible ; ceux, enfin, dont les cultures, leur culture et leur nature ont été progressivement détruites.

Il s'agit donc de refonder à la fois un mode et un processus de production qui satisfassent quantitativement et qualitativement un large éventail de besoins et qui permettent d'acquiescer les biens nécessaires à l'existence, sans devoir les marchander contre un hypothétique salaire. Cette refondation n'est possible qu'en reconstituant des structures politiques qui regroupent toutes les forces exploitées par le capital, qu'elles soient salariées ou non.

Le salut par la défense des services « publics », les institutions « démocratiques », les établissements « sociaux » ne doivent plus faire illusion. Ceux et celles qui travaillent pour l'éducation, la santé, la construction, l'alimentation, l'énergie, les transports doivent s'interroger sur la finalité de leur travail, dénoncer les manipulations dont ils sont l'objet et imposer leurs projets communs. Le déphasage entre théorie marxiste et pratique révolutionnaire soulevé par Rosa Luxemburg s'est aggravé : « Notre mouvement, comme toute véritable lutte, se contente encore des vieilles idées théoriques, longtemps après qu'elles ont perdu leur valeur. Ainsi, l'utilisation théorique des leçons de Marx ne progresse-t-elle qu'avec une extrême lenteur<sup>18</sup>. »

Les conditions permettant d'opérer ce « saut hors du progrès » sont là : six milliards d'êtres humains capables d'invention, un capital d'énergie renouvelable encore intact, un puissant outillage scientifique et technique. Manquent la conviction partagée qu'un autre mode de production est possible, l'audace des salariés de licencier les six millions de vandales qui les enchaînent à un productivisme de pacotille, et le renoncement de quelques centaines de millions de travailleurs privilégiés aux cadeaux empoisonnés de la consommation. Ainsi : « En supplantant un système d'exploitation qui vide l'homme et la nature de leur substance, le renouveau économique et son mode de production fondé sur la gratuité des énergies naturelles nous donnent licence d'accéder à cette condition humaine que les conditions marchandes nous interdisaient<sup>19</sup>. »

- 1 K. Marx, *Œuvres*, Gallimard, souligné par Marx, p. 1413.
- 2 *Ibid.*, p. 571.
- 3 *Ibid.*, p. 930, souligné par Fl.
- 4 *Le Petit Robert*.
- 5 Buffon.
- 6 *Ibid.*
- 7 Raoul Vaneigem, *Pour une internationale du genre humain*, Folio, 1999, p. 163.
- 8 *Le Monde* du 7.12.2001.
- 9 Nicholas Georgescu-Roegen, *Demain la décroissance*, Favre-Marcel, 1979, p. 31.
- 10 *Le Monde* du 7.12.2001.
- 11 F. Engels, *Anti-Düring*, Éditions sociales, 1963, p. 189.
- 12 F. Iselin, « Spécificités techniques de la production capitaliste », in *Inprecor*, n° 461-2, 2001.
- 13 J. Holloway, « Clase y clasificación », *Cuadernos del Sur*, n° 29, nov. 1999, p. 118, traduction par Fl.
- 14 Sous-titre de l'article de Pascal Galinier, « Quand le pétrole disparaîtra... », *Le Monde* du 7.12.2001.
- 15 Alain Perrodon, *Quel pétrole demain ?*, Technip, 1999, p. 49.
- 16 Jean-Claude Debeir, Jean-Paul Deléage, Daniel Hémerly, *Les Servitudes de la puissance*, Flammarion, 1986, p. 371.
- 17 Michel Husson, *La Dispute*, 2001.
- 18 D. Riazanov et Karl Marx, *Anthropos*, 1968, p. 77.
- 19 Raoul Vaneigem, *op. cit.*, p. 258.

# Dossier Pierre Bourdieu le sociologue et l'engagement

Dossier coordonné par  
Philippe Corcuff et Lilian Mathieu

